

PIERRE MASSON

Les Faux-Monnayeurs *ou la quête de l'autre*

(Suite *)

3.

L'enfer, c'est les autres

1. Ils étaient trois amis...

À l'époque où il écrit *Les Faux-Monnayeurs*, Gide s'est définitivement détaché des croyances qui ont guidé sa jeunesse et nourri, de façon récurrente, sa réflexion. L'année 1918 a été celle des grandes désillusions : après une dernière crise mystique, on le voit s'éloigner de la foi chrétienne avec d'autant plus d'assurance que celle qui était à ses yeux la clé de voûte de son système religieux, Madeleine, a cessé d'assumer cette fonction. D'abord, bien sûr, parce que, dans le cœur de Gide, elle n'est plus l'unique personne vers laquelle il se sente animé d'amour. Ensuite et surtout, parce qu'en brûlant les lettres que Gide lui avait jusque-là adressées, elle a symboliquement cessé d'être celle qui pouvait attester de l'élévation morale de son mari. Gide, désormais, a perdu l'échelle qui le rattachait au ciel. La vie pour lui doit s'organiser ici-bas. Aux relations verticales entre l'homme et l'idéal succèdent les relations horizontales des hommes

* Voir le début de cette étude dans le *BAAG* de juillet.

entre eux. Mais ce qui pourrait lui apparaître comme une découverte grisante, celle de la fraternité humaine qu'un Jules Romains, à la même époque, s'apprête à célébrer avec ses *Hommes de bonne volonté*, ce nouvel état lui inspire une méfiance qui vient autant du religieux déçu que du moraliste sceptique. À la perte du lien idéal ne peuvent se substituer que des relations improvisées et suspectes, comme le révèle l'analyse d'un arrière-plan essentiel du roman.

À l'origine de toutes les histoires entremêlées que proposent *Les Faux-Monnayeurs*, se trouve en effet un trio presque invisible, celui qui est constitué par le vieil Azaïs, ancien pasteur, le pianiste La Pérouse, et le père d'Édouard et de Pauline, sur qui nous ne savons rien, pas même son nom. C'est à Olivier qu'Édouard révèle le premier lien constituant le trio : « J'ai dû lui expliquer l'amitié qui liait au directeur de cette "boîte" son grand-père, dont le souvenir dicta celui de sa mère plus tard ¹. » Plus loin, le vieil Azaïs rappelle à Édouard le second lien, avec La Pérouse : « Vous savez que nous sommes de vieux amis ². »

Ce sont ainsi trois patriarches qui se trouvent rassemblés, et dont l'amitié met en contact trois groupes distincts. D'abord, le vieil Azaïs, fondateur de la pension qui porte son nom, et père spirituel de la tribu Vedel (son gendre brille par son absence et son inconsistance), qui rassemble autour de lui ses petits-enfants Laura, Armand et Sarah – Alexandre ayant préféré s'expatrier. Ensuite, l'inconnu qui, à la suite de deux mariages, a eu pour enfants Pauline, puis Édouard, et se trouve grâce à sa fille être le grand-père de Vincent, Olivier et Georges. Enfin, La Pérouse dont le fils est mort en laissant le petit Boris livré à une mère fantasque. C'est ce qui explique qu'Édouard soit devenu l'ami de La Pé-

¹ *Romans et récits, Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, p. 247.

² *Ibid.*, p. 348.

rouse, mais aussi de Laura, et qu'Olivier soit devenu celui d'Armand et de Sarah. Et c'est dans ce prolongement qu'Édouard se verra chargé de ramener Boris à La Pérouse, qu'Azaïs fait venir à la pension.

Se trouvent ainsi presque réunis les pères fondateurs du roman, un peu comme si l'on prêtait aux trois mousquetaires une descendance prolongeant cette union. Mais le père d'Édouard et La Pérouse ne semblent pas s'être connus, et le vieil Azaïs joue ici le rôle de pivot. Sa manière de pratiquer l'amitié est donc exemplaire et risque de contaminer tout son entourage. En effet, lorsqu'il apprend que La Pérouse est dans la gêne, il fait preuve d'une générosité dont son discours révèle peu à peu l'aspect intéressé :

« Il est de naturel un peu fier et n'accepterait peut-être pas l'hospitalité que je lui offre, sans payer un peu de sa personne. J'ai donc pensé que je pourrais lui proposer de surveiller les classes d'études, ce qui ne le fatiguerait guère, et aurait au surplus le bon effet de le distraire, de le sortir un peu de lui-même. Il est bon mathématicien et pourrait au besoin donner des répétitions de géométrie ou d'algèbre. [...] et comme de venir ici lui économiserait un loyer, j'ai pensé qu'au surplus, nous pourrions convenir d'un petit prix de pension, pour le mettre plus à son aise, et qu'il ne se sente pas trop mon obligé³. »

Ce n'est donc pas un hasard si la pension Vedel-Azaïs est le temple de l'hypocrisie : il n'y a pas moyen de savoir exactement ce que valent les sentiments dans cet univers dont la figure centrale est suspecte. L'amitié qui s'y pratique est faussée soit par l'intérêt, comme celle de Rachel « tapant » Édouard, soit par la cruauté, comme celle de Georges pratiquant envers Boris « comédie d'amitié » pour l'amener à se tuer, ou celle d'Armand enfin, empêtré, face à Olivier, par la conscience de son insuffisance. Quelle est la

³ *Ibid.*

nature de « l'amitié » qui unit jadis Édouard et Laura, qu'il arrive à chacun d'eux, mais jamais en même temps, d'appeler parfois « amour », et qui donnera plus tard à Édouard le sentiment d'avoir fait fausse route ? Quelle est celle d'Armand pour Olivier, à qui il fait une déclaration pathétique et voilée, ou pour Bernard, dont il se sert pour déflorer sa sœur par procuration ?

Les trois grands-pères semblent avoir été unis par une commune morale protestante et austère, mais alors que La Pérouse a conservé un idéalisme mystique et tient l'harmonium dans le temple, on ne sait trop quelle est la religion d'Édouard, et quant à Pauline, elle est passée du protestantisme à un catholicisme assez tolérant. Or, dans *Les Faux-Monnayeurs*, c'est du côté des sceptiques, ou plus exactement de ceux qui ne donnent pas à leur existence un alibi religieux, que se trouve l'authenticité.

En résumé, à l'origine de cette histoire, il y a une espèce de crépuscule des dieux dont personne, ou presque, ne semble s'être complètement remis. La vertu représentée par Azaïs est vomie par son petit-fils Armand (« Ce que j'ai de plus sincère en moi : la haine de tout ce qu'on appelle Vertu. [...] Tu ne sais pas ce que peut faire de nous une première éducation puritaine ⁴ »). La pureté célébrée par le musicien La Pérouse, en quête de l'accord parfait, est bafouée par les pratiques onanistes de son petit-fils Boris. À quoi on pourrait ajouter le vieux comte de Passavant qui, à défaut d'incarner la moindre qualité, représente au moins la tradition familiale. Or il meurt au début du roman, et les vains efforts du jeune Gontran (qui aurait l'âge d'être son petit-fils) pour joindre les doigts du cadavre autour d'un crucifix témoignent, là encore, que dans ce nouveau monde, Dieu ne répond plus.

⁴ *Ibid.*, p. 451.

II. Les réseaux

Au début de son *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gide note : « Je retiens la définition que Méral me donnait de l'amitié : "Un ami, disait-il, c'est quelqu'un avec qui on serait heureux de faire un mauvais coup"⁵ ». » Chacun de ces groupes peut bien ensuite se donner des principes incarnés par un chef, il n'en est pas moins une association douteuse, envers de la perfection comme le sont chez Dante les cercles de l'Enfer. La littérature, la réussite sociale et l'affirmation de soi, tels sont leurs dieux et leurs alibis. C'est dans ces cercles que nous descendons progressivement, tout au long du roman.

1. Le cercle du Luxembourg

Il s'agit là du cercle initial, celui qui ouvre le roman lorsque Bernard, ayant pris la décision de quitter le domicile familial, va retrouver Olivier pour lui annoncer la nouvelle : « Là, près de la fontaine Médicis, dans cette allée qui la domine, avaient coutume de se retrouver, chaque mercredi entre quatre et six, quelques-uns de ses camarades. On causait art, philosophie, sports, politique et littérature⁶. » Cela ressemble fort à un salon mondain, à ceci près qu'il est en plein air, aussi le souci de paraître et de se montrer à la hauteur ne contribue-t-il pas peu à fausser les rapports entre les camarades : « Chacun de ces jeunes gens, sitôt qu'il était devant les autres, jouait un personnage et perdait presque tout naturel. » La littérature, qui est en principe leur dénominateur commun, produit en fait des monologues fabriqués et ostentatoires ; Dhurmer est le centre de ce cercle, et l'illustration typique de cette prétention. Ici, soucieux seulement de s'affirmer, personne n'écoute personne, pas même Olivier, qui écoute distraitement Bercaïl lui exposer son projet de récit.

⁵ *RR*, t. II, p. 525.

⁶ *Ibid.*, p. 176.

Ce cercle littéraire trouve dans le roman divers avatars. Dhurmer, constitué personnage central par la perspective de diriger la revue projetée par Passavant, va céder la place à Olivier, puis à Armand ; les rapports de camaraderie – Cob-Lafleur et Ghéridanisol remplaçant Bercail – se transforment en une complicité malfaisante. Gide, animateur de *L'Ermitage*, fondateur de *La Nouvelle Revue française*, le sait par expérience : la littérature et l'art ne soudent pas forcément des amitiés bien solides.

2. Les trois faux frères

Au sein de l'univers Azaïs, le réseau constitué par Georges et ses « copains » apparaît comme un cercle infernal qui redouble le premier en l'exacerbant. C'est précisément par le vieil Azaïs qu'en est révélée l'existence : « Figurez-vous que votre jeune neveu et quelques-uns de ses camarades ont constitué une sorte de petite association, une ligue d'émulation mutuelle ; ils n'y admettent que ceux qu'ils en jugent dignes et qui ont donné des preuves de vertu ; une espèce de Légion d'honneur enfantine. Est-ce que vous ne trouvez pas cela charmant ? Chacun d'eux porte à la boutonnière un petit ruban ⁷. »

Or il s'agit en fait d'un signe de reconnaissance entre les usagers d'une maison de prostitution. C'est ce que révèlent Georges et Philippe Adamanti à Ghéridanisol, au moment où l'enquête policière les contraint à changer d'activité ; et c'est alors que sous l'impulsion de ce dernier, l'usage de l'amour vénal est remplacé par le trafic de fausse monnaie. Un trio est ainsi constitué qui, une fois ce trafic interrompu, va connaître une nouvelle mue :

« Après qu'ils eurent dû renoncer à leur trafic de fausses pièces, Ghéridanisol, Georges et Phiphi ne restèrent pas longtemps désœuvrés. Les menus jeux saugrenus auxquels ils se livrèrent les premiers jours n'étaient que des in-

⁷ *Ibid.*, p. 252.

termèdes. L'imagination de Ghéridanisol fournit bientôt quelque chose de plus corsé.

» La *Confrérie des Hommes forts* n'eut pour raison d'être d'abord que le plaisir de n'y point admettre Boris⁸. »

L'activité essentielle de cette confrérie consiste donc à feindre l'union – on voit bien que ces trois adolescents n'ont aucune affection l'un pour l'autre – pour organiser l'exclusion, avant d'utiliser l'amitié comme un hameçon. Azaïs s'en était servi pour attirer La Pérouse, Georges fait de même pour torturer Boris : « C'est peut-être là, dans cette abominable histoire, ce qui me paraît le plus monstrueux : cette comédie d'amitié que Georges consentit à jouer. Il affecta de s'éprendre pour Boris d'une affection subite ; jusqu'alors on eût dit qu'il ne l'avait pas regardé⁹. » Mais il faut observer que Boris, épris d'absolu autant que son grand-père, confère à l'amitié un prix excessif, acceptant d'aimer l'amitié plus que l'ami lui-même, au risque de mourir pour son culte : « Il commença de se douter que les autres se réservaient et n'y allaient pas de franc jeu. – Tant pis, pensa-t-il aussitôt ; qu'importe s'ils flanchent ; je leur montrerai que j'ai plus de cœur qu'eux¹⁰. »

3. Le trio infernal

Un cercle aussi fallacieux se développe symétriquement par rapport à celui de la pension Vedel-Azaïs ; il s'agit du cercle de la rue de Babylone, la bien nommée, où le comte de Passavant entretient des relations avec ses deux âmes damnées que sont Lady Griffith et Strouvilhou. Si le nom de la première laisse deviner l'anagramme de *Lilith griffant* (Lilith étant un démon femelle qui apparaît dans la Bible), le second n'est pas plus rassurant qui, renversé en *Il s'trouve où ?*, évoque l'ubiquité diabolique du personnage.

⁸ *Ibid.*, p. 457.

⁹ *Ibid.*, p. 458.

¹⁰ *Ibid.*, p. 459.

Passavant joue à être l'amant de Lilian, qui le rappelle à la réalité en proférant un mensonge : « Restons comme nous sommes. Amis, hein ¹¹ ? » Et avec Strouvilhou, il entretient une relation qui révèle une familiarité ancienne, et même un lien d'une nature assez mystérieuse ; alors même qu'il se trouve en compagnie d'Olivier, qu'il convoite, il renvoie ce dernier dès que Strouvilhou se présente : « Voici quelqu'un qu'il me faut absolument recevoir et qui tient à me voir seul ¹². »

Si le faux dieu Azaïs produit autour de lui des amitiés menteuses, Passavant est pour sa part, comme on l'a vu, le grand falsificateur, utilisant la fausse amitié comme Strouvilhou les fausses pièces. Vincent Molinier en fait l'expérience : « Robert de Passavant, qui se dit maintenant son ami, est l'ami de beaucoup de monde. Je ne sais trop comment Vincent et lui se sont connus [...]. Le vicomte avait de secrètes raisons pour se rapprocher de Vincent ¹³. »

Mais plus que des faux-semblants, ce cercle favorise des relations franchement cannibales. C'est d'abord Vincent qui se fait croquer, en se laissant entraîner dans un cercle de jeu : « Ce tripot avait ceci de perfide, que tout s'y passait entre gens du monde, entre amis. » Ensuite, l'alliance entre Vincent et Lilian, conclue avec la bénédiction de Passavant, se révèle en fait comme l'envers de l'amitié ou de l'amour : « L'amour nous paraissant trop fade, nous avons pris le parti de nous haïr ¹⁴. »

Si, nous l'avons dit, la littérature et la religion sont des faux dieux en fonction desquels rien de stable et de sûr ne peut s'établir entre les hommes, ce cercle lui aussi a sa doctrine, celle de la rupture égoïste : quand nous découvrons Passavant, il vient de perdre son père, sur lequel il refuse

¹¹ *Ibid.*, p. 212.

¹² *Ibid.*, p. 278.

¹³ *Ibid.*, p. 200.

¹⁴ *Ibid.*, p. 416.

de s'attendrir ; Lady Griffith se présente comme celle qui, depuis le naufrage de *La Bourgogne*, a décidé « qu'à un tas de sentiments délicats, désormais, [elle] couperai[t] les doigts et les poignets pour les empêcher de monter et de faire sombrer [s]on cœur ¹⁵ ». Enfin, Strouvilhou professe à l'égard de l'humanité un dégoût impliquant « une férocité dévouée », et se compare à « l'implacable Proserpine ».

Justifiant cette mystique négative par leur scepticisme à l'égard de leurs semblables, ces trois prophètes de malheur s'opposent formellement au cercle Azaïs par leur lucidité, mais sur le fond, ils en diffèrent peu, permettant seulement aux amitiés hypocrites de se révéler comme de franches haines. De fait, ce n'est pas par hasard si le terrain d'action de Strouvilhou se développe principalement au sein de la pension Azaïs, son alliée objective.

III. Les parcours

La société humaine, dans ce roman, est à l'image du monde aquatique décrit par Vincent Molinier ; elle est composée de groupes distincts, souvent opposés, et constitués selon des affinités intellectuelles ou morales, ou immorales, ou simplement sociales. À l'arrière-plan des personnages principaux se dessine une société qui repose sur des réseaux de relations, des services réciproques, des rapports d'obligé à bienfaiteur, de protecteur à protégé. Dans ce contexte, le mot « amis » ne désigne que des relations utiles : Oscar Molinier pourrait bien obtenir la légion d'honneur grâce au soutien d'un ami, directeur d'un cabinet ministériel ; Lilian pourrait bien obtenir, par « son ami le prince de Monaco », une chaire de biologie comparée pour son amant Vincent, et Profitendieu connaît les notes de Bernard au baccalauréat par « un examinateur [...] de ses amis ». Gide n'approfondit pas la peinture de ces amitiés utilitaires – là où

¹⁵ *Ibid.*, p. 220.

des auteurs réalistes ou naturalistes auraient peut-être insisté – mais elles font partie de la toile de fond de son roman. Grâce à elles, il suggère un univers suffisamment structuré pour qu'on se détermine par rapport à lui, soit en s'y opposant, soit en l'utilisant, mais suffisamment puissant pour manipuler ceux-là mêmes qui s'imaginent pouvoir s'en affranchir.

1. Principe d'opposition

Les réseaux amicaux n'occupent pas à eux seuls tout l'espace social du roman ; ils s'insèrent entre d'autres espaces avec lesquels ils forment un contraste révélateur. Il s'agit essentiellement de l'espace familial, présenté comme une série de petites cellules de nature étouffante. Il y a la famille Profitendieu, la famille Molinier, la famille Vedel, trois « régimes cellulaires » dont le roi défaillant rend encore plus insupportable la contrainte. Profitendieu n'est pas le père de Bernard, Molinier est déconsidéré aux yeux de ses enfants et Vedel s'arrange pour être toujours absent ou aveugle. L'entente de commande qui règne en ces lieux n'en est que plus factice, et l'on voit bien qu'à l'intérieur des diverses fratries, entre Bernard et son aîné, entre Olivier, Vincent et Georges, entre Armand, Sarah et Rachel, les sentiments vont de l'indifférence à la hargne. Enfin chez les Passavant, Robert, le fils aîné, qui dénonce la nullité de son père, en oublie jusqu'à l'existence de son jeune frère Gontran. Depuis *Les Nourritures terrestres*, le mot « famille » est lié au nom de Gide, mais bien souvent au prix d'un contresens. Quand Gide écrit : « Familles, je vous hais ! », c'est pour ajouter aussitôt : « foyer clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur ¹⁶ ». Ce n'est nullement au principe familial qu'il s'oppose, lui qui, ne pouvant créer une véritable famille avec Madeleine, parvint cependant à cultiver, dans une famille ouverte et éclatée, l'art d'être père et

¹⁶ *RR*, t. I, p. 382.

grand-père. La famille est ici dénoncée si elle fonctionne comme une clôture étanche dans les deux sens : si elle apparaît essentiellement comme un carcan pour ceux qui la composent, un vase trop hermétiquement clos, elle n'en est pas moins désirable pour ceux qui, étrangers à elle, se sentent exclus face à ses rites et à ses secrets, comme Bernard par rapport à la famille Vedel, ou Édouard par rapport à la famille Molinier.

Du coup, l'amitié apparaît comme l'affirmation d'une liberté, d'un besoin d'échange et de communication, du désir de transgresser cette clôture, de s'inventer une famille selon son cœur. Lorsqu'il décide de s'enfuir, Bernard a pour premier mouvement d'aller retrouver Olivier, avant de se constituer provisoirement, à Saas-Fée, entre Laura et Édouard, une famille choisie. Boris, qui ne connaît de la famille que la censure maternelle et la surveillance de La Pérouse, rêve d'une amitié protectrice en la personne de Bronja. Sarah, révoltée contre la même contrainte, décide « de repartir pour l'Angleterre, où la recevrait son amie ¹⁷ ». Prisonniers de leur mère, qui les enferme à clef tous les soirs, Olivier et Georges développent tous deux des alliances à l'extérieur, le premier en direction d'Édouard, le second avec des copains de lycée, tandis que Vincent pactise avec Passavant. Enfin, consécration de l'amitié, on voit Pauline avouer la défaite de la famille en demandant à Édouard de s'occuper d'Olivier.

Pour autant, l'amitié n'est pas un guide infallible dans l'existence. Tout dépend de la capacité du fugitif à se choisir la bonne famille, et à ne pas la choisir trop vite. Édouard qui, orphelin, ne connaît guère sa demi-sœur et pas du tout ses neveux, se maintient dans une indépendance salutaire, comme on le voit au banquet des Argonautes : « À la fois peu aimé, mais estimé par ses confrères, alors qu'il n'était

¹⁷ *RR*, t. II, p. 437.

que distant, il acceptait de passer pour fier ¹⁸. » Il est alors intéressant de voir que, après une nécessaire remise en cause des bastions familiaux, une fois que des sentiments vrais ont pu se faire jour, que des relations d'amitié ont remplacé des rapports obligés, il est possible de reconstituer de nouvelles familles. Le parcours d'Édouard se situe ainsi entre deux repas de famille : le premier a lieu chez les Molinier, et Édouard n'y découvre Olivier que pour le faire sortir de son clan (p. 41) ; le second a lieu chez Profitendieu, chez qui Bernard est revenu, mais d'où sa mère est partie, et où Olivier retrouve ses parents, mais en venant accompagné d'Édouard...

2. Principe de circulation

L'amitié n'est donc pas seulement une force qui agrège, elle s'affirme également par sa capacité à désintégrer des noyaux déjà constitués. Au total, cela fait un système où alternent attraction et répulsion, et c'est ce ressort qui permet à Gide de déployer son roman comme un récit picaresque : tout s'y enchaîne par des mouvements psychologiques ou des hasards que l'amitié provoque.

De fait, c'est parce qu'il est ami d'Olivier que Bernard vient se réfugier chez celui-ci, surprenant du même coup l'existence de son amitié pour Édouard. Le même sentiment l'incite à le revoir le lendemain : « S'il s'achemina vers la gare Saint-Lazare [...], ce fut sans intention précise, et sans autre désir que de retrouver son ami ¹⁹. » Là, c'est l'attirance réciproque qu'Édouard et Olivier éprouvent l'un pour l'autre qui les met mal à l'aise, et qui amène Édouard à jeter sans s'en rendre compte son bulletin de consigne, livrant du même coup sa valise et ses secrets à Bernard. Mais il faut prendre aussi en compte l'amitié d'Olivier pour Bernard, amitié souffrante depuis que celui-ci l'a quitté au

¹⁸ *Ibid.*, p. 391.

¹⁹ *Ibid.*, p. 232.

matin : « La tristesse qu'il avait eue à son réveil, de ne plus voir Bernard à son côté, de l'avoir laissé partir sans adieu, cette tristesse, un instant dominée par la joie de retrouver Édouard, montait en lui comme un flot sombre, submergeait toutes ses pensées²⁰. » Et si Bernard a assisté caché à la scène, c'est précisément parce que son amitié vient de virer à la jalousie : « Quand il vit [Olivier] au bras d'Édouard, un sentiment bizarre tout à la fois lui fit suivre le couple, et le retint de se montrer²¹. » Bernard va alors entreprendre la lecture du journal d'Édouard, où il découvre en particulier les relations d'Olivier avec la famille Vedel ; et c'est précisément son amitié pour Olivier qui va orienter sa lecture, l'inciter à vouloir s'immiscer dans cette famille, tout comme, à la gare, il aurait voulu se glisser entre Édouard et Olivier :

« Son amitié pour Olivier était évidemment des plus vives ; il n'avait pas de meilleur ami et n'aimait personne autant sur la terre, puisqu'il ne pouvait aimer ses parents ; même, son cœur se raccrochait provisoirement à ceci d'une façon presque excessive ; mais Olivier et lui ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié. Bernard, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, s'étonnait toujours plus, admirait toujours plus, mais un peu douloureusement, de quelle diversité se montrait capable cet ami qu'il croyait connaître si bien²². »

La lecture de Bernard va aboutir à la découverte de la lettre de Laura ; du coup, il change provisoirement de cible : « Sans oublier du reste rien de ce qu'il avait lu d'abord, Bernard n'eut plus d'attention que pour Laura²³. » Son zèle va alors l'amener, ayant rencontré Édouard chez Laura, à rappeler à celui-ci ses devoirs d'amitié envers La Pérouse ; à la suite de quoi tout ce petit monde se retrouve à Saas-Fée

²⁰ *Ibid.*, p. 231.

²¹ *Ibid.*, p. 232.

²² *Ibid.*, p. 259.

²³ *Ibid.*, p. 267.

afin de retrouver Boris. L'amitié jalouse de Bernard pour Olivier suscite la suite de l'histoire : Boris devant aller à la pension Vedel, Bernard propose de l'y accompagner pour être « son précepteur, son ami » ; en réalité,

« depuis son indiscrete lecture du journal d'Édouard et depuis la rencontre de Laura, il songeait souvent à la pension Vedel ; il souhaitait de connaître Armand, cet ami d'Olivier, dont Olivier ne lui parlait jamais ; il souhaitait plus encore de connaître Sarah, la sœur cadette ; mais sa curiosité demeurait secrète ; par égard pour Laura, il ne se l'avouait pas à lui-même ²⁴ ».

L'onde de choc initiale continue donc de s'étendre dans la troisième partie : à la pension, Bernard, tout occupé par Sarah, va complètement négliger Boris. Entre-temps, une lettre de lui à Olivier produit le même effet que la lecture du journal d'Édouard : Olivier, jaloux d'être remplacé par Bernard auprès d'Édouard, s'est rallié à Passavant. Lorsque les deux amis se retrouvent, l'été passé, à Paris, un abîme les sépare, et si Olivier parvient à convaincre Bernard de venir en compagnie d'Édouard à la Taverne du Panthéon, il n'en éprouve pas moins douloureusement l'incompréhension dont celui-ci fait preuve. Olivier, malheureux « et ne pouvant supporter sa solitude, pensa retourner vers Armand son cœur en quête d'amitié ²⁵ ». Cette rencontre n'est guère plus satisfaisante, mais Armand, refusant de se rendre à la Taverne, propose d'être remplacé par Sarah.

Le mécanisme ainsi se met en place : Sarah embrasse Bernard, sous une table où « Olivier les avait suivis ; par amitié, par jalousie ²⁶... ». Éperdu, perdu, Olivier n'a plus alors qu'Édouard auprès de qui se réfugier. L'amitié de Bernard et d'Olivier, développée indépendamment de celle d'Olivier pour Édouard, a commencé par parasiter celle-ci,

²⁴ *Ibid.*, p. 336.

²⁵ *Ibid.*, p. 383.

²⁶ *Ibid.*, p. 398.

profitant de ce que cette amitié-là n'osait pas encore se dire ; c'est encore elle qui a incité Bernard à s'intéresser au jardin secret de son ami ; mais finalement cette intrusion annule sa nuisance initiale, et même permet enfin à Olivier et Édouard d'effacer leur échec de la gare Saint-Lazare.

L'amitié apparaît ainsi comme une force neutre, non comme une valeur permanente : tout dépend de l'usage qui en est fait. C'est en effet le même sentiment qui tour à tour perturbe ou rétablit l'ordre, et l'on peut se dire que si Bernard n'avait pas aimé Olivier, peut-être ce dernier ne serait-il jamais tombé dans les bras d'Édouard, mais sans doute Boris n'aurait-il jamais été acculé au suicide.

Mais à ce magnétisme linéaire, qui enchaînerait ainsi les êtres les uns aux autres, s'ajoute parfois un mécanisme plus complexe, proche de ce que René Girard a nommé la relation triangulaire. L'amitié pour autrui peut entraîner une attirance pour ce qu'autrui aime déjà : dans le cas de Bernard, il est certain que c'est par rapport à son ami Olivier que le jeune Profitendieu s'intéresse à Sarah, et il n'est pas interdit de penser que c'est en fonction du prestige de Pas-savant que Vincent a été attiré par Lilian, et tenté de la dérober à son protecteur.

IV. Les mots dévalués

Ainsi conçue comme le vecteur de multiples enjeux, l'amitié dont nous envisageons ici le fonctionnement doit être d'abord comprise en un sens assez large, celui d'un principe attractif entre des individus. Elle est une des appellations d'une force qui permet de tisser des réseaux relationnels en fonction desquels la vie sociale s'organise, cette force pouvant se nommer, selon les cas, intérêt, amitié ou amour. Les usages en vigueur à l'époque de Gide autorisaient d'ailleurs, jusqu'à un certain point, une confusion de ces catégories : ils permettaient par exemple à des époux de s'appeler ami(e), se donnant ainsi le même nom que des

camarades de lycée, des relations d'affaires ou des amants qui n'osent s'avouer leurs sentiments.

On a vu qu'il y a dans ce roman une véritable inflation des mots *ami* et *amitié* ; leurs occurrences, 150 environ, sont plus nombreuses que celles d'*amour* (plus de 50 occurrences) – alors que l'amour fut si longtemps le ressort essentiel des romans. Dans une histoire placée sous le signe de la fausse monnaie, nous sommes alors incités à penser que le mot *ami* fonctionne lui aussi comme un jeton dont la multiplication tend à éroder la valeur. Cela se manifeste d'abord au niveau des conventions sociales qui veulent qu'un Molinier appelle « cher ami » un Profitendieu dont il se moque par ailleurs en évoquant son cocuage, qu'un mari comme Profitendieu appelle sa femme « ma pauvre amie » au moment où il lui fait un sermon, qu'une épouse comme Pauline emploie « mon ami » pour dire à son mari qu'elle ne le retient pas d'aller rejoindre sa maîtresse, qu'un demi-frère comme Édouard s'entende nommer « mon pauvre ami » ou « mon ami » par sa sœur.

Sur cette toile de fond, ce mot se trouve carrément faussé lorsqu'un Passavant l'utilise, par exemple pour tenir Vincent à distance. Plus subtilement, on le voit employé par Bernard précisément au moment où sa conduite n'est pas véritablement amicale ; ainsi lorsqu'il abandonne Olivier encore endormi : « Olivier, mon ami, je partirai sans ton adieu²⁷. »

En gros, ce mot est de valeur douteuse lorsqu'il est inclus dans un discours direct, comme si la véritable amitié n'avait pas à être énoncée. Le privilège du narrateur est-il de pouvoir conférer au même mot une valeur garantie ? S'il paraît sonner juste lorsqu'il s'en sert pour désigner Bernard, Olivier et Édouard (« Olivier admire immensément son ami », « Bernard n'avait pas de meilleur ami », « Devant le chaud

²⁷ *Ibid.*, p. 215.

sourire de son ami », « L'amitié de ses deux amis évinçait la sienne », etc.), ailleurs dans le roman, il se borne à prendre en charge le mot employé par ses personnages : « Ce tripot avait ceci de perfide, que tout s'y passait entre gens du monde, entre amis. Robert présenta son ami Vincent aux uns et aux autres ²⁸. »

On peut donc se demander si Gide ne joue pas volontairement avec l'emploi banal du mot *ami*, faisant ainsi de l'amitié, sorte de représentation générique des diverses formes d'altruisme, une monnaie qui, à l'image des autres valeurs, se trouve soumise à une inflation dévalorisante. Et c'est alors en évaluant la qualité de ces diverses formes, la force de ces attirances et de ces alliances, qu'il nous sera possible de voir si l'amitié véritable existe, et à quel prix.

À ce phénomène, un autre élément d'ambiguïté sémantique s'ajoute, venant du fait qu'à plusieurs reprises, le mot *ami* sert de substitut à *amant* ou à *amour*. C'est Laura qui pratique ce brouillage, sur le mode apparent d'un marivaudage tardif à l'adresse d'Édouard, en concluant la lettre où elle l'a appelé trois fois « mon ami » : « Vous n'avez [...] pas bien compris que ce que j'appelais mon amitié pour vous portait un autre nom dans mon cœur ²⁹. » Pudeur d'amoureuse ? Pas seulement. Avec cette hésitation entre amitié et amour, nous entrons dans un domaine terriblement complexe, où des frontières sans cesse se dressent pour mieux être violées. C'est encore Laura qui représente le mieux ce problème, elle qui appelle Édouard « mon ami » alors qu'elle en semble amoureuse, et Vincent « mon amour » alors qu'elle est surtout sa maîtresse. À Bernard, elle déclare : « J'aime Douviers ; j'aime Édouard ; mais différemment. Si je dois vous aimer, ce sera d'un autre amour encore ³⁰. » Il y a là plus qu'une confusion des senti-

²⁸ *Ibid.*, p. 201.

²⁹ *Ibid.*, p. 223.

³⁰ *Ibid.*, p. 325.

ments. Bernard, qui veut croire à l'absolu de l'amour, croit comprendre que c'est un peu la faute de Laura, et il lui fait un cours de terminologie : « Laura, vous n'aimez pas Douviers. Vous avez pour lui de l'affection, de la pitié, de l'estime : mais cela n'est pas de l'amour. [...] Vous répartissez sur plusieurs ce que vous auriez voulu donner à un seul. Pour moi, je me sens indivisible ; je ne puis me donner qu'en entier. » Et cette fois, c'est Laura qui a beau jeu de lui répondre : « Vous ne pouvez savoir déjà si, vous aussi, la vie ne vous "divisera" pas, comme vous dites. Je ne puis accepter que cette... dévotion, que vous m'offrez. Le reste aura ses exigences, qui devront bien se satisfaire ailleurs. »

Ce que nous retrouvons là, bien sûr, c'est la vieille dichotomie entre le cœur et le corps, l'amour et le désir, que Gide a lui-même longtemps entretenue pour justifier son existence partagée entre Madeleine et les relations homosexuelles. Mais ce qui compte, c'est le résultat, à savoir que l'amour apparaît dans ce roman comme un monstre à mille têtes auquel les habitudes sociales et littéraires ont depuis toujours la naïveté de ne prêter qu'une couronne. Comme le mot *amitié*, le mot *amour* se trouve, à une échelle moindre, démonétisé par toute une série de contre-emplois. C'est Bernard qui dit inconsidérément à Olivier : « Tu es un amour » ; Lilian qui décrit les ébats de Vincent et Laura : « L'amour aidant, ils ont commencé d'aller beaucoup mieux ³¹. » Ou bien, si le mot est pris avec sérieux, c'est à l'intérieur d'une dénégation ; Bernard se rassure d'avoir eu « si peu d'amour » pour Profitendieu, Vincent constate qu'il n'a pas « un grand amour » pour Laura et Édouard ne nomme ainsi son sentiment pour Laura que le jour où il en constate la *décrystallisation*. Comme pour l'amitié, il appartient au narrateur de consacrer celui qu'Édouard éprouve pour Olivier : « L'amour et le beau temps illimitent ainsi nos

³¹ *Ibid.*, p. 210.

contours ³². »

Si les mots *amour* et *amitié* se trouvent ainsi galvaudés, manipulés sans discernement, cela tient donc à deux faits distincts :

Le premier, de nature ancienne, est leur relative imprécision, eu égard à la multiplicité et à la diversité des relations qu'ils sont censés recouvrir. Ce fait, longtemps, a été utilisé comme l'instrument de délices de la rhétorique amoureuse, les héros du Grand Siècle pouvant disserter à l'infini sur les glissements possibles de l'amitié à l'amour. Gide, visiblement, utilise cette imprécision à la lumière de la psychologie moderne, en mettant en évidence les emplois inadéquats de ces termes comme autant de révélateurs de la mauvaise foi des personnages. Mais cela nous amène à énoncer le second fait.

Ce qui transforme le mot *ami*, en particulier, en faux jeton, c'est surtout l'usage qui en est fait, ou plus encore la nature de celui qui l'utilise. Le mot *ami* est peut-être flou, mais il l'est surtout si celui qui le prononce est lui-même flou sur ses sentiments ou sur sa propre nature. Par exemple, Édouard a été un faux-monnayeur de ces mots en les utilisant avec Laura, alors qu'il n'avait pas encore mis au clair sa propre identité sexuelle ; et Bernard l'est encore avec Laura en voulant ignorer ses propres désirs, que Sarah révélera...

La conséquence, c'est donc bien que ces mots, par leur nature et par celle de leurs usagers, sont des valeurs douteuses qui contribuent à l'incommunicabilité générale. Le mieux est donc, le plus souvent, de se taire. Ce sont les gestes qui parlent pour nous, surtout ceux qui n'ont pas été concertés ; Olivier rougissant en voyant venir à lui Bernard, ou se jetant dans les bras d'Édouard, est précisément celui qui n'utilise pas de mots pour étiqueter ses sentiments. Et

³² *Ibid.*, p. 413.

du coup, pour celui qui est arrivé à un certain degré d'authenticité et d'accord avec soi-même, ces mots peuvent s'équivaloir, tant le sentiment qu'ils désignent les dépasse ; dans la troisième partie du roman, à celui d'Édouard pour Olivier, le narrateur attribue indifféremment le mot *amour*, comme nous l'avons vu, et le mot *amitié*, précisément à l'occasion d'une scène muette et distanciée : « Olivier reposait. Édouard se rassit près de lui. Il avait pris un livre, mais le rejeta bientôt sans l'avoir ouvert et regarda dormir son ami³³. »

4.

L'homme insuffisant

Si l'amitié est une fausse valeur, ce n'est pas seulement à cause de l'absence d'un garant suprême. C'est aussi en raison de l'incapacité de l'homme à se dépasser pour fonder une quelconque transcendance, à s'oublier au profit d'autrui. Or, l'amitié, ainsi que l'amour, sont des forces qui nous poussent à sortir de nous-mêmes ; autant dire que leur ennemi principal est ce soi-même, dont l'amour-propre parle souvent le plus fort. Il semble que dans son roman, Gide se soit appliqué à illustrer toutes les situations où l'amitié est ainsi battue en brèche, et plus généralement où l'on est tenté de douter, voire de désespérer de l'Homme.

1. L'amour-propre

Nous entendons cette notion au sens le plus classique, d'amour de soi. L'amour-propre fut la cible privilégiée des moralistes français du XVII^e siècle, en particulier des plus pessimistes, d'obédience janséniste, parmi lesquels ce La Rochefoucauld dont Édouard a fait sa lecture favorite. Dans cette vision sévère de la nature humaine, « nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés, et l'amour de

³³ *Ibid.*, p. 404.

soi-même motive toutes nos conduites ³⁴. »

1. La vanité

Il y a d'abord, dans *Les Faux-Monnayeurs*, le contentement de soi, l'envie de paraître qui transforme, comme nous l'avons vu, l'ami en simple miroir de l'image flatteuse qu'on a de soi. L'exemple le plus flagrant de ce narcissisme nous est donné par Lady Griffith. Celle-ci, sous couleur de se consacrer à Vincent, ne fait qu'exiger de lui qu'il la consacre dans le rôle d'amazone conquérante qu'elle a décidé de jouer ; c'est un détail de mise en scène qui nous le révèle :

« Puis comme ses cheveux mal retenus s'étaient défaits et retombaient sur ses épaules, elle se leva, s'approcha d'un miroir, et, tout en parlant, s'occupa de sa coiffure.

» « Quand j'ai quitté l'Amérique, peu de temps après, il me semblait que j'étais la toison d'or et que je partais à la recherche d'un conquéreur [...].

» Elle dit tout cela sans se retourner, tout en continuant d'arranger ses cheveux rebelles ; mais Vincent rencontra son regard dans la glace ³⁵. »

Robert de Passavant pratique cet égocentrisme d'une manière plus grossière, et encore plus systématique. Lorsqu'il reçoit son « ami » Vincent, c'est assis à son bureau, lui tournant le dos, et c'est sans se retourner qu'il lui dit être en train d'écrire son propre éloge. Lorsqu'il offre l'un de ses ouvrages à Olivier en signant la dédicace « son ami présomptif », il est évident qu'il ne cherche qu'à briller aux yeux d'un être qu'il veut soumettre à son désir. Surtout, lorsqu'il offre le mariage à Lilian, il ne songe qu'à sa propre image, comme Lilian le comprend fort bien – et elle le rappelle à des rapports plus égalitaires.

Mais à côté de ces figures à demi caricaturales, on trou-

³⁴ La Rochefoucauld (*Maximes suivies des Réflexions diverses*, éd. Jacques Truchet, Garnier, 1967, p. 283).

³⁵ *RR*, t. II, p. 220.

ve toute une série de situations où des personnages ordinaires illustrent les méfaits de l'amour-propre. Le premier à donner l'exemple est Bernard, et son cas est emblématique de ce comportement. Alors qu'il vient de s'attribuer à la légère une nouvelle personnalité (s'interrogeant sur l'initiale qui désigne son vrai père, il songe : « Libre à moi d'imaginer que c'est un prince »), il se propose aussitôt de la faire miroiter aux yeux de son meilleur ami. Son propos montre alors comment, inconsciemment, il passe de l'intérêt pour l'autre à l'admiration pour soi : « Olivier, mon ami, le temps est venu pour moi de mettre ta complaisance à l'épreuve et pour toi de me montrer ce que tu vaux. [...] Je veux l'épouvanter par mon calme. C'est dans l'extraordinaire que je me sens le plus naturel ³⁶. » Et c'est encore en songeant à lui-même, en utilisant Olivier comme un instrument de valorisation, qu'il quitte celui-ci encore endormi : « Je ne sais pas si d'autres sont comme moi, mais dès que je suis réveillé, j'aime à mépriser ceux qui dorment. Olivier, mon ami, je partirai sans ton adieu. Houst ! Debout, valeureux Bernard ³⁷ ! » À chaque fois, ironiquement, Gide fait sonner « mon ami » au moment précis où Bernard contrevient à l'authentique amitié. Plus tard, après lecture du journal d'Édouard, il découvre un nouveau personnage avantageux à endosser, celui de sauveur de Laura ; c'est l'amitié d'Olivier qu'il utilise comme une carte de visite pour jouer ce jeu : « Qui je suis ?... L'ami d'Olivier Molinier... – Il hésitait, doutant encore ; mais la voyant pâlir à ce nom, il osa : – D'Olivier, frère de Vincent, votre amant, qui lâchement vous abandonne ³⁸... »

Dans la troisième partie du roman, c'est Olivier qui, au contact de Passavant, est devenu soucieux de son apparence ; le voici qui se hâte vers la Sorbonne, où Bernard

³⁶ *Ibid.*, p. 176.

³⁷ *Ibid.*, p. 215.

³⁸ *Ibid.*, p. 269.

passé l'oral du bac : « Qui dira s'il n'est pas encore plus pressé de se montrer à lui que de le revoir ? Fâcheux que Bernard soit si peu sensible à l'élégance ³⁹ ! » Et l'attitude d'Armand n'est pas foncièrement différente, qui le pousse, comme il ne peut faire étalage d'élégance ni de grandeur d'âme, à se présenter à Olivier comme un bouffon sarcastique. Soucieux de son image dans l'esprit d'Olivier, il se donne l'air de vouloir ses défauts, et pense ainsi reprendre l'avantage ; significativement, on le voit accomplir, sur un mode dérisoire, comme en symétrie inverse, le même geste narcissique que Lady Griffith en présence de Vincent : « Il s'approcha de la table de la toilette, trempa une brosse à cheveux dans l'eau sale de la cuvette et plaqua hideusement ses cheveux sur son front ⁴⁰. »

2. Le piège de l'être pour autrui

Cette question de l'amour-propre est liée à une question plus générale : le problème de l'être pour autrui, tel qu'il se pose dans toute relation humaine : « Je suis à la fois responsable de mon être devant lui, sans pour autant être maître de mon image ; autrement dit, face à Autrui, il y a toujours et éternellement un divorce entre l'intentionnalité de mon propos et l'image que mon destinataire fonde de moi-même ⁴¹. » Et l'inquiétude que nous pouvons avoir à propos du jugement que l'on porte sur nous peut nous inciter à nous comporter d'une manière contraire à l'impression que l'on voudrait produire ; c'est Gide qui le note à propos de lui-même, dans ses rapports avec Charles Du Bos :

« La mauvaise image que Charlie se fait de moi désormais, m'aimante, car je la sens en son esprit, en face de moi, qui m'attire et me force à la *vérifier* (oui c'est vraiment

³⁹ *Ibid.*, p. 367.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 387.

⁴¹ Éric Marty, *L'Écriture du jour : le « Journal » d'André Gide*, Éditions du Seuil, 1985, p. 68.

le mot exact, un peu détourné de son sens, mais à peine, et pour rejoindre son vrai sens aussitôt). Je crains bien de ne pouvoir, avec lui, jamais plus être naturel⁴². »

Ce phénomène, seul un personnage assez lucide, assez proche du narrateur, est à même de le percevoir, et de déplorer ses effets lorsqu'il s'exerce en présence d'une personne qu'on estime, perturbant la relation et l'image de soi. Ainsi, alors qu'il pérorait devant Laura et Sophroniska, « Édouard n'eut pas plus tôt proféré ces paroles qu'il en sentit l'inconvenance et l'outrance et l'absurdité ; du moins, ces paroles lui parurent-elles inconvenantes et absurdes ; ou du moins craignait-il qu'elles n'apparussent telles au jugement de Bernard⁴³. »

Mais c'est peut-être là un phénomène inévitable, dont la perception, interdisant du coup le contentement de soi, empêche de tomber dans le piège plus grossier de l'enfermement narcissique que nous avons vu. Il ne peut s'agir que d'une lucidité rétrospective, impuissante à modifier le comportement spontané ; Édouard, qui vient de décrire dans son journal sa visite au vieil Azaïs, commente cette description à l'usage de Bernard, réalisant un redoublement d'inauthenticité, comme seule possibilité d'atteindre à l'authenticité :

« Je relis ce que dessus. En parlant ainsi d'Azaïs, c'est moi que je rends odieux. Je l'entends bien ainsi ; et j'ajoute ces quelques lignes à l'usage de Bernard, pour le cas où sa charmante indiscretion le pousserait à fourrer de nouveau son nez dans ce cahier. Pour peu qu'il continue à fréquenter le vieux, il comprendra ce que je veux dire. J'aime beaucoup le vieux et, "au surplus" comme il dit, je le respecte ; mais dès que je suis près de lui, je ne peux plus me sentir ; cela me rend sa société assez pénible⁴⁴. »

⁴² *J II*, pp. 160-1.

⁴³ *RR*, t. II, p. 311.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 350.

3. La mauvaise foi

Si l'autre, parce qu'il est aimé, exerce sur nous l'effet d'un miroir troublé et troublant, notre propre conscience fonctionne de même, chaque fois que nous tentons d'appréhender notre propre image pour, analysant le sentiment qui nous attache à autrui, tenter de maîtriser celui-ci. C'est Édouard qui nous en convainc, grâce à son journal, qu'il nomme lui-même son « miroir » et qui fonctionne à la façon d'un monologue intérieur. Tout au long du chapitre I, VIII, nous assistons à un magnifique exercice de mauvaise foi, Édouard s'efforçant de se convaincre que son amitié pour Laura ne peut plus être de nature amoureuse. Comme il aime encore assez Laura pour ne pas se contenter d'un simple dénigrement, il tente une subtile dissociation entre leurs manières respectives d'aimer, afin de se prouver leur incompatibilité. Il commence par définir son amour comme une force centrifuge, dépersonnalisante :

« Je ne vois rien, je n'entends rien, sans penser aussitôt : qu'en dirait-elle ? J'abandonne mon émotion et ne connais plus que la sienne. [...] Par quelle illusion ai-je pu croire jusqu'à ce jour que je la façonnais à ma ressemblance ? Tandis qu'au contraire c'est moi qui me pliais à la sienne⁴⁵. »

Puis il généralise, étendant à Laura le même phénomène : « Par un étrange croisement d'influences amoureuses, nos deux êtres, réciproquement, se déformaient. Involontairement, inconsciemment, chacun des deux êtres qui s'aiment se façonne à cette idole qu'il contemple dans le cœur de l'autre... »

Ensuite, comme oubliant cette réciprocité, il reporte sur Laura seule ce phénomène, en le considérant d'une manière négative : Laura se voulait pareille à lui, aussi, ce qui lui plaisait en elle, c'était de lui qu'elle le tirait ; réduite à elle-même, elle est bien décevante :

⁴⁵ *Ibid.*, p. 224.

« J'admirais son goût, sa curiosité, sa culture et je ne savais pas que ce n'était que par amour pour moi qu'elle s'intéressait si passionnément à tout ce dont elle me voyait m'éprendre. [...] Mais de tout cela, qu'elle ajoutait à elle pour moi, rien ne restera [...]. Un jour vient où l'être vrai reparaît, que le temps lentement déshabille de tous ses vêtements d'emprunt ; et, si c'est de ces ornements que l'autre est épris, il ne presse plus contre son cœur qu'une parure déshabillée. »

Enfin, revenant à lui-même, Édouard reprend l'analyse de cette force centrifuge : « Mon cœur ne bat que par sympathie [...]. Cette force anti-égoïste de décentralisation est telle qu'elle volatilise en moi le sens de la propriété – et, partant, de la responsabilité. »

4. La peur, la pudeur et la honte

L'étrange est que l'amour de l'autre entraîne à peu près les mêmes conséquences que l'amour de soi ; plus l'attirance est vive, plus elle a du mal à se dire, créant une communication impossible. Si Bernard fausse le déroulement de sa rencontre avec Olivier parce qu'il pense trop à lui-même, Olivier fausse de même sa rencontre avec Édouard parce qu'il pense trop à ce dernier. Plus exactement, si Bernard oublie qu'Olivier est une conscience, et non un miroir complaisant, Olivier ne peut oublier qu'Édouard est une conscience, par laquelle il se sent jugé. Déjà, il éprouve cette difficulté avec Bernard, lorsque celui-ci le rejoint dans sa chambre : « Il a grand souci de se montrer à la hauteur des circonstances et ne se laisser surprendre par rien ⁴⁶. » Et Édouard, parlant de son roman en présence de Bernard, illustre parfaitement cette ambivalence :

« L'estime de Bernard lui importait extrêmement. Était-ce pour la conquérir qu'Édouard, aussitôt devant lui, laissait son Pégase piaffer ? Le meilleur moyen pour la perdre,

⁴⁶ *Ibid.*, p. 192.

Édouard le sentait bien ; il se le disait et se le répétait ; mais, en dépit de toute résolution, sitôt devant Bernard, il agissait tout autrement qu'il eût voulu, et parlait d'une manière qu'il jugeait tout aussitôt absurde (et qui l'était en vérité). À quoi l'on aurait pu penser qu'il l'aimait ?... Mais non ; je ne crois pas. Pour obtenir de nous de la grimace, aussi bien que beaucoup d'amour, un peu de vanité suffit⁴⁷. »

Dans ces conditions, comment pourrait-on attendre d'une rencontre entre Édouard et Olivier qu'elle se passe de manière satisfaisante ? Dans le chapitre I, ix, Gide s'amuse visiblement à les montrer empêtrés dans leur réciproque attirance : aucun des deux, se pensant jugé par l'autre, ne parvient à être naturel. D'entrée, il donne le ton de cette comédie :

« Nous n'aurions à déplorer rien de ce qui arriva par la suite, si seulement la joie qu'Édouard et Olivier eurent à se retrouver eût été plus démonstrative ; mais une singulière incapacité de jauger son crédit dans le cœur et l'esprit d'autrui leur était commune et les paralysait tous deux ; de sorte que chacun se croyant seul ému, tout occupé par sa joie propre et comme confus de la sentir si vive, n'avait souci que de ne point trop en laisser paraître l'excès⁴⁸.

À l'extrémité paradoxale de ce comportement, il y a la fuite de l'être recherché. Olivier pratiquait déjà cette attitude avec Bernard, au Luxembourg : « Bernard était son ami le plus intime, aussi Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir⁴⁹. » Et Édouard fait de même, qui n'ose aborder Olivier, et le suit en cachette dans la rue. C'est d'ailleurs cette paralysie qui l'amène finalement à partir pour l'Angleterre où il va demeurer six mois et où il retrouvera Laura, à qui il fera

⁴⁷ *Ibid.*, p. 311.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 176.

promettre de lui écrire si elle se trouvait dans l'embarras... Déjà, dans les coulisses qui précèdent l'action du roman, l'amour tient son rôle de ressort facétieux... C'est précisément parce qu'Édouard tient à Olivier, qu'il se persuade qu'Olivier n'a rien à faire de lui :

« "Il a ses parents, un frère aîné, des camarades..." Je me redis cela le long du jour, et que je n'ai que faire ici. [...] Il n'a besoin de rien ; et si sa gentillesse m'enchanté, rien en elle ne me permet de me méprendre... Ah ! phrase absurde, que j'écris malgré moi, et où se livre la duplicité de mon cœur... Je m'embarque demain pour Londres. J'ai pris soudain la résolution de partir. Il est temps.

» Partir parce que l'on a trop grande envie de rester⁵⁰ !... »

Égoïsme et amour ont donc des conséquences similaires, à savoir une incompréhension persistante, dont nous allons voir les prolongements. Mais les causes en sont différentes, en ce qu'elles relèvent dans un cas d'un *ego* fort, tout occupé de soi, et dans l'autre d'un caractère sensible, extraverti, disposé à aimer. C'est en tenant compte de cette nuance que nous pourrions tout à l'heure envisager *Les Faux-Monnayeurs* comme le roman d'apprentissage de l'amitié vraie selon Gide.

5. La jalousie

Un des ressorts les plus efficaces des aventures sentimentales est la jalousie ; l'amitié, comme l'amour, se vérifie de façon paradoxale, en entraînant le ressentiment. Racine pouvait organiser toute une pièce sur ce réflexe si commun, *Andromaque* par exemple, où l'on voit Oreste qui aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime encore Hector, son époux mort devant Troie. En admirateur des classiques, dont il apprécie autant qu'Édouard les effets de « stylisation », Gide tend ici à proposer au point de dé-

⁵⁰ *Ibid.*, p. 266.

part une dynamique comparable : Édouard aime Olivier qui aime Bernard qui aime Laura qui aime Édouard... On sait que Sarah va remplacer Laura, laissant Olivier se tourner vers Édouard, Laura restant seule, avec en main la pièce fausse, comme preuve qu'elle a perdu au jeu.

Mais alors que l'amour donne à la jalousie un objet unique, et fait de celle-ci comme l'envers de la passion, l'amitié confère à ce sentiment un caractère plus social ; l'ami, à être perçu comme doté d'autres relations, apparaît comme faisant partie d'une bande, d'une société grande ou petite par rapport à laquelle l'autre se sent tristement isolé. Cette peur de l'exclusion est particulièrement liée à l'adolescence, au moment où l'être en formation, essayant de se passer du cercle familial, sent le besoin d'un réseau de remplacement.

On le voit bien avec Boris qui, privé de sa mère, de sa tutrice et de Bronja, se cherche, non pas la nouvelle tutelle que voudrait lui offrir La Pérouse, mais une communauté de son âge. Cela donne d'abord un schéma racinien : « Boris trouverait facilement protection près de [Gontran], s'il savait seulement la chercher ; mais c'est son voisin Georges qui l'attire. Quant à Georges, il n'a d'attention que pour Ghéri, qui n'a d'attention pour personne ⁵¹. » Mais presque aussitôt cette chaîne se referme en un cercle, excluant le premier de la liste : « [Ghéridanisol] a fort bien compris combien Boris est sensible à ce mépris qu'il lui témoigne ; il s'en amuse et feint de comploter avec Georges et Phiphi, à seule fin de voir les regards de Boris se charger d'une sorte d'interrogation anxieuse ⁵². »

C'est le même phénomène qui se produit pour Bernard. D'abord platement jaloux de l'entente entre Olivier et Édouard, il voit ce sentiment se transformer en ce qui pourrait être une concurrence, lorsqu'il découvre que son ami Olivier est riche de toute une série de relations qu'il ne

⁵¹ *Ibid.*, p. 363.

⁵² *Ibid.*, p. 455.

soupçonnait pas. Si la pension Vedel l'attire, c'est principalement parce qu'elle constitue le jardin secret d'Olivier, et qu'il se retrouve en face de lui comme Boris en face de la Confrérie des Hommes forts :

« À l'immense curiosité qui précipitait sa lecture, se mêlait un trouble malaise : dégoût ou dépit. Un peu de ce dépit qu'il avait ressenti tout à l'heure à voir Olivier au bras d'Édouard : un dépit de ne pas en être⁵³. »

C'est Olivier enfin qui illustre ce système à double détente. D'abord, lisant la lettre de Bernard, il éprouve, en plus violente, une jalousie comparable à celle de Bernard à la gare Saint-Lazare : « une sorte de raz de marée où se mêlait du dépit, du désespoir et de la rage. Il se sentait à la fois supplanté dans le cœur de Bernard et dans celui d'Édouard. L'amitié de ses deux amis évinçait la sienne⁵⁴. » Mais lorsque, à la Taverne du Panthéon, pour éviter le coup de feu annoncé par Jarry, Bernard et Sarah se cachent sous une table, c'est un désespoir plus global qu'éprouve Olivier, au moment où il découvre qu'à cause de la protection de Passavant, il s'est coupé de toute la vie qui avait été la sienne auparavant : « L'ivresse exaspérait en lui ce sentiment affreux, qu'il connaissait si bien, de demeurer en marge⁵⁵. »

Et c'est seulement lorsqu'un personnage en arrive à ce second stade qu'il passe aux actes. L'amitié méconnue peut souffrir en silence, mais le sentiment d'exclusion, parce qu'il touche à l'amour-propre, exige une réaction qui est souvent génératrice de catastrophes, ainsi que le narrateur le suggère à propos de Bernard : « Cela peut mener loin ce dépit-là, et faire faire bien des sottises⁵⁶. » Bernard va en effet faire des sottises, mais ce n'est pas lui qui en subit les

⁵³ *Ibid.*, p. 259.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 302.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 398.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 259.

conséquences. Olivier passe plus près de la catastrophe, mais finalement pour un revirement heureux. S'agissant de Boris, la réaction est une forme d'autopunition, Boris acceptant de se soumettre au jeu imaginé par Ghéridanisol. Mais ce cas est particulier, Boris ayant déjà la mort dans l'âme.

Grâce à Sarah, la jalousie de Bernard trouve un dérivatif heureux : son dépit, en voyant Olivier au bras d'Édouard, de « ne pas en être » (selon un jeu de mots assez probable de la part de Gide) se détourne d'une communauté secrète, celle des homosexuels, au profit d'une autre, celle de la pension où le corps de Sarah est l'obscur objet de son désir. La suite, on la connaît : la constitution du couple Sarah-Bernard (autre jeu de mots qui souligne le caractère factice de cette union) entraînera la jalousie d'Olivier qui fait un éclat ; se sentant alors « ridicule, abject », il n'a plus qu'Édouard comme refuge véritable.

Dans ce seul cas, la jalousie fonctionne comme un adjuvant pour celui qui l'éprouve ; on pourrait penser que Gide se plaît à favoriser ceux en qui il se reconnaît ; en fait, il suggère plutôt que, pour faire aboutir la quête de deux personnages frappés par l'amour qui n'ose pas dire son nom, il faut nécessairement un détour du sort.